

Fatum et Histoire (« *Fatum und Geschichte* ») (1862)

Friedrich Nietzsche, David Benserad, Édouard Dacier

TRADUCTION **Brigitte Recke**

DANS **CAHIERS CRITIQUES DE PHILOSOPHIE** 2022/1 n°24, PAGES 55 À 60
ÉDITIONS **HERMANN**

ISSN 1952-8094

ISBN 9791037015273

DOI 10.3917/ccp.024.0055

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-philosophie-2022-1-page-55?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Hermann.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-philosophie-2022-1-page-55?lang=fr).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Fatum et Histoire¹
(« *Fatum und Geschichte* ») (1862)

Texte original : Manuscrit MpII p 18 (Nietzsche archiv)
Historisch-kritische Gesamtausgabe Werke. (Tomme II – s. 54)
München – 1934.

SI NOUS POUVIONS CONSIDÉRER la doctrine chrétienne et l'histoire de l'église d'un œil libre et impartial, nous exprimerions sans doute maintes vues en opposition aux idées communes. Mais étroitement soumis dès nos premiers jours au joug de l'habitude et des préjugés, inhibés dans le développement naturel de notre esprit par les impressions de notre enfance et déterminés à une formation de notre caractère, nous croyons presque devoir considérer comme une faute de choisir un point de vue plus libre qui nous permettrait de porter sur la religion et le christianisme un jugement impartial et conforme à notre temps.

Une telle tentative n'est pas l'œuvre de quelques semaines mais d'une vie.

1. Première traduction française intégrale publiée dans le n° 7 des *Cahiers du 20 octobre*, février 1972. Publication dactylographiée du département de philosophie de l'Université Vincennes.

Car comment pourrait-on, au bilan d'une rêveuse rumination de jeunesse, annuler l'autorité de deux millénaires et la caution des hommes de la plus haute spiritualité de tous les temps ? Comment pourrait-on, avec des délires et des idées sans maturité se placer au-dessus de toutes ces malédictions et bénédictions qui font partie du développement d'une religion et sont profondément intriquées dans l'histoire du monde ?

Qui plus est, c'est une présomption de vouloir résoudre des problèmes philosophiques à propos desquels un combat d'opinions est engagé depuis plusieurs millénaires : de vouloir subvertir des vues qui, suivant la foi des hommes de grande spiritualité, exaltent avant tout l'homme à être un homme vrai : de vouloir unifier la science de la nature à la philosophie avant même de connaître les résultats principaux des deux : finalement de vouloir mettre sur pied un système du réel à partir de la science de la nature et de l'histoire, tandis que l'unité de l'histoire du monde et les fondements des plus importants principes n'ont pas encore été offerts à l'esprit.

C'est folie et corruption pour une tête non développée de s'hasarder sans guide ni compas sur la mer du doute ; nombreux s'égareront dans la tourmente, très peu seulement découvriront de nouvelles terres.

Du milieu de l'incommensurable océan des idées l'on désire ardemment retourner ensuite à la terre ferme : fréquemment l'aspiration à l'histoire et à la science de la nature me fait ramper parmi d'infructueuses spéculations !

Histoire et science de la nature, ces merveilleux testaments de notre entier passé, ces prédictions de notre futur, eux seuls sont des fondements assez sûrs pour que nous puissions construire la tour de notre spéculation.

Fréquemment, toute la philosophie à ce jour me semble être une tour babylonienne ; se dresser dans le ciel est le but de tous les grands efforts ; le royaume du ciel sur la terre signifie presque la même chose.

Une infinie confusion des idées en est dans le peuple le résultat désolant ; de grands bouleversements sont imminents pour le jour où la masse aura saisi que le christianisme en son entier est fondé sur des hypothèses ; l'existence de dieu, l'immortalité de l'autorité de la bible, la révélation et le reste seront toujours des problèmes. J'ai essayé de tout nier : démolir est facile, mais construire... ! Et même démolir paraît plus facile qu'il n'est ; notre plus profonde intimité est à ce point déterminée par les impressions de notre enfance, par l'influence de nos parents, par notre éducation, que ces préjugés, profondément enracinés, ne se laissent pas facilement extirper par les fondements de la raison ou le

seul vouloir. La puissance de l'habitude, le besoin d'aller plus haut, la rupture d'avec tous les existants, la dissolution de toutes les formes de société, le doute qu'un simulacre, depuis deux mille ans déjà, n'ait conduit l'humanité dans l'errance, le sentiment de notre présomption propre et de notre folle audace : tout cela se livre un combat indécis jusqu'à ce que de douloureuses expériences nous ramènent enfin à la vieille croyance de notre enfance. Mais, à considérer l'impression qu'un tel doute fait sur l'humeur, cela doit faire partie, pour chacun, de sa propre histoire culturelle. Ce n'est pas pensable autrement si l'on veut comprendre que ce qui reste adhérent, en tant que résultat de toutes ces spéculations, puisse n'être pas toujours un savoir mais aussi une foi : cela même qui jusqu'à présent stimule ou abat le sentiment moral.

De même que la coutume s'affirme comme résultat d'une époque, d'un peuple, d'une direction de l'esprit, de même la morale est le résultat du développement général de l'humanité. Elle est la somme de tout ce qui est vérité pour notre monde ; peut-être que dans le monde infini cela ne signifie guère plus que le résultat d'une seule direction de l'esprit dans le nôtre ; peut-être qu'issue des résultats-de-vérité de chaque monde, se développe en retour une vérité universelle !

À peine savons-nous si l'humanité n'est pas une étape, une période dans l'universel, dans les êtres en devenir, si elle n'est pas une arbitraire apparition de Dieu. L'homme n'est peut-être que l'évolution de la pierre, par la médiation de la plante et de l'animal ! Aurait-il déjà atteint sa plénitude ? Et l'histoire n'aurait-elle pas déjà trouvé son repos ? Ce devenir éternel a-t-il jamais une fin ? Quels sont les ressorts de cette grande horloge ? Ils sont cachés : mais sont les mêmes dans la grande horloge que nous nommons l'histoire. Le cadran, ce sont les événements. D'heure en heure l'aiguille se déplace plus loin, pour reprendre son cours après les douze coups : se lève alors une nouvelle ère.

Et ne pourrait-on pas saisir l'immanence de l'humanité dans ces ressorts-là ? (Pour ensuite concilier les deux vues.) Ou bien la totalité serait-elle régie par de plus hauts plans et considérations ? L'homme est-il moyen ou fin ?

Pour nous la fin c'est le changement, pour nous il y a ères et époques. Comment pourrions-nous entrevoir des plans supérieurs ? Nous voyons seulement comment, parmi les impressions externes, se forment des idées issues de la même source, de l'humanité ; et comment celles-ci gagnent vie et forme, deviennent bien commun pour tous, conscience morale, sentiments du devoir ; comment l'éternelle poussée à produire (*der ewige Produktionstrieb*) les façonne de nouveau comme matière ; comment elles

donnent forme à la vie, dirigent l'histoire ; comment elles s'empruntent l'une l'autre en combattant et font surgir de cette intrication de nouvelles formes. Un seul et même combat, un seul et même flot des courants les plus divers : tous, avec flux et reflux, vers l'éternel océan.

Tout se meut en de monstrueux cercles devenant sans cesse plus larges les uns autour des autres ; l'homme est un des cercles les plus internes. S'il veut mesurer les oscillations des cercles extérieurs il doit abstraire à partir de lui et des cercles larges les plus proches vers les cercles encore plus embrassant. Les plus proches et plus larges sont ceux de l'histoire des peuples, de la société et de l'humanité. La tâche de la science de la nature est de chercher le cercle infiniment petit, le centre commun de toutes les oscillations. À présent nous reconnaissons, à voir l'homme chercher ce centre à la fois en lui et pour lui, quelle importance unique doit avoir l'histoire et la science de la nature pour nous.

Tandis que l'homme est emporté dans les cercles de l'histoire du monde, surgit cette lutte de la volonté individuelle et de la volonté générale : ici se pose le problème infiniment important que j'ai ébauché : la question de la justification de l'individu par rapport au peuple, du peuple par rapport à l'humanité, de l'humanité par rapport au monde ; ici surgit aussi la relation fondamentale du *Fatum* et de l'*Histoire*.

L'interprétation exhaustive de l'histoire universelle est impossible à l'homme ; mais comme le grand philosophe, le grand historien devient un prophète : les deux abstractisent en partant des cercles intérieurs vers les cercles externes. Mais leur position face au *Fatum* n'est pas encore assurée ; jetons encore un coup d'œil sur la vie humaine afin de reconnaître où se trouve sa justification dans l'individu et par là dans l'ensemble.

Qu'est-ce qui détermine notre bonheur de vivre ? Devons-nous rendre grâce aux événements du tourbillon desquels nous fûmes arrachés ? Ou bien n'est-ce pas plutôt notre caractère qui est en quelque sorte la tonalité de tous les événements ? Toute chose ne surgit-elle pas dans le miroir de notre propre personnalité ? Et les événements ne donnent-ils pas le ton de notre destin, tandis que la force ou la faiblesse avec laquelle il nous touche dépendrait uniquement de notre caractère ? Questionnez le médecin de l'esprit, disait Emerson, de combien le caractère ne décide pas et de ce qui en général ne décide pas !

Mais notre caractère n'est rien en comparaison de notre humeur en laquelle les impressions dues à nos liaisons et aux événements s'impriment. Qu'est-ce qui, avec puissance, tire l'âme de tant d'hommes vers le vulgaire ? Et rend si difficile l'essor de leurs pensées ? Une formation fatale du crâne et de l'épine dorsale, l'état social et la nature de vos parents, le

quotidien de vos relations, le commun de votre entourage, le monotone même de votre patrie. Nous avons été influencés sans porter en nous la force d'une réaction, sans même reconnaître que nous étions influencés. C'est un sentiment douloureux d'avoir son autonomie octroyée dans une acceptation inconsciente d'impressions d'extérieures, d'avoir les facultés de l'âme écrasées par la puissance de l'habitude et d'avoir contre sa volonté les germes de l'égarement gravés dans l'âme.

Nous retrouvons tout ceci à une plus grande échelle dans l'histoire des peuples. De nombreux peuples frappés par les mêmes événements, seront donc influencés de diverses manières.

C'est donc étroitesse d'esprit que de vouloir marquer n'importe quelle forme particulière d'état ou de société de l'humanité entière de l'empreinte de quelques stéréotypes : toutes les idées sociales et communistes conduisent à cette erreur.

Car l'homme n'est jamais le même de nouveau ; sitôt que l'on pourrait, d'une forte volonté, subvertir la totalité du passé du monde : à l'instant nous nous rangerions dans la lignée des dieux indépendants et l'histoire du monde ne signifierait plus pour nous rien d'autre qu'un chimérique être dérobé à soi-même ; le rideau tomberait et l'homme se retrouverait comme un enfant jouant avec les mondes, comme un enfant qui s'éveille aux lueurs de l'aurore et en riant efface de son front les rêves effrayants.

Le vouloir libre apparaît comme le déchainé, l'arbitraire ; il est le Libre infini, l'Errant infini, l'esprit. Mais le *Fatum* est une nécessité s'il ne faut pas croire que l'histoire du monde soit un égarement de rêve, que les souffrances indicibles de l'humanité ne soient chimères, que nous ne soyons nous-mêmes le jouet de nos rêveries. Le *Fatum* est l'infinie force de résistance face au libre arbitre ; vouloir libre sans *fatum* est aussi peu pensable qu'esprit sans choses réelles, bon sans mauvais. Car d'abord du contraire procède la propriété.

De nouveau, toujours, le *Fatum* prêche la thèse fondamentale : « Les événements sont ce qui déterminent les événements ». Si cela était l'unique thèse fondamentale qui soit vraie, l'homme serait un jouet de sombres forces agissantes, irresponsable de ses fautes, libre en général de toute distinction morale : simple membre nécessaire d'une chaîne. Quel bonheur s'il ne perce pas à jour sa situation ! S'il ne tremble pas convulsivement dans les chaînes qui l'enlacent ! S'il ne cherche pas, avec un plaisir démentiel, à plonger dans la confusion le monde et son mécanisme !

Peut-être qu'identiquement à l'esprit uniquement issu de la matière infiniment petite, identiquement au bien considéré comme le plus subtil

développement du mal, le vouloir libre n'est-il rien que la plus haute puissance du *Fatum*. En ce cas l'histoire du monde est celle de la matière si l'on prend ce mot dans sa plus grande extension. Car il doit y avoir des principes encore plus hauts devant lesquels toutes les différences doivent se fondre en une grande unité, tout est évolution, gradation, tout se précipite en un monstrueux océan où se retrouvent tous les moteurs du développement du monde, réunis, fusionnés : l'un-tout.

(Vacances de Pâques 1862)
(Traduit de l'allemand par Brigitte Recke,
David Benserad et Édouard Dacier)